

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 4

Rubrik: Propos en marge

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le retour, par le développement et l'entraînement de la conscience, aux valeurs de l'esprit. Ne serait-ce pas là le chemin de la délivrance? Car notre conscience sait, — contrairement à ce que cherche à prouver la raison — que, dans tout ce qui a beauté et vie, deux et deux ne font pas quatre, mais cinq, parce qu'en plus du nombre matériel, il y a l'esprit, celui-là, immatériel.

Cette notion, écartée par les sciences positives et négligée par l'enseignement pratique — mais que les constructeurs de cathédrales et de symphonies, les grands artistes, les apôtres et les saints connaissaient bien — ce facteur invisible, impondérable, dont nous constatons les effets, mais qu'aucune équation n'a jamais su capter, que certains nomment élan, générosité, et qui, nous incitant à nous évader de nous-même, nous conduit aux régions où peut s'épanouir notre âme, aux régions où règnent la divine liberté, l'harmonie et la beauté, — cette notion, cet esprit, ne voulons-nous pas les réintégrer dans nos vies, les servir et, quotidien-

nement, à tout instant, à toute heure, par nos pensées, nos actes et nos paroles, les entraîner et les développer? Il en va de nos nobles facultés comme de nos muscles; pour leur garder force et souplesse, et pouvoir en user en maître, il faut sans cesse les exercer.

Ce travail, essentiellement individuel, qui exige, au début, un acte de volonté et un sérieux effort, chacun de nous peut l'entreprendre. Mais si tous, dès aujourd'hui, nous décidons de nous y engager, nous ne tarderons pas à voir surgir la possibilité de donner aux problèmes communs où nous nous débattons des solutions nouvelles, plus justes et plus généreuses que la bombe atomique et les camps de concentration.

Le choix nous reste, mais il faut nous hâter, si nous voulons, encore à temps, ressaisir le balancier qui, rétablissant l'aiguillage, mènera notre beau convoi, non à l'impasse et à la mort, mais à une entente féconde et au respect de l'humaine dignité.

PROPOS EN MARGE

Par Samuel Chevallier

On me demande, pour cette revue très spécialisée, une chronique dans laquelle je devrais parler d'autre chose. Jamais, depuis que je me mêle d'écrire dans les feuilles, je ne me suis senti si embarrassé.

Est-ce décent, de parler d'autre chose, ici?

Peut-être y a-t-il la manière....

Il me souvient d'une visite que nous fîmes quelques-uns à une ville détruite, peu après la guerre. C'était affreux. Nous circulions, mornes, dans ces décombres. Et devant moi deux Messieurs d'un certain âge, nantis de situations officielles, conversaient paisiblement. De temps en temps, l'un d'eux désignait à l'autre un bout de ruine plus grotesque que la moyenne; ils regardaient, puis se reprenaient à parler.

De quoi parlaient-ils?

Des élections qui allaient se dérouler prochainement dans leur patelin. Très importantes pour eux, ces élections, cela va bien sans dire! Tout de même, cette apparente indifférence me parut monstrueuse.

Puis il y eut une réception. Il y a toujours des réceptions dans des cas semblables. Même M. Gœring, quand il se rendit aux Américains, se montra très étonné de ne pas être reçu officiellement, avec toast et petits discours! Entre officiels, pas vrai?

Donc on nous reçut, et fort bien. Comme on sait recevoir en France. Le contraste était rude, mais il ne coupa l'appétit de personne. Au contraire, l'exaltation douloureuse que nous avions ressentie nous poussa, sans même que nous nous en apercevions, à forcer sur l'appétitif. En sorte qu'à l'heure des discours l'atmosphère était fracassante. C'était tellement plus gai que le banquet officiel de nos fêtes cantonales, fédérales ou autres!

Alors je repensai à mes gaillards du matin et à leur discussion placide. Je me rendis compte que j'avais été injuste. Probablement leur émotion était-elle aussi vive que la nôtre. Elle s'exprimait autrement, voilà tout. Pudiquement.

Car nous tous qui riions à pleine gorge, nous avions

aussi été émus. Et d'une émotion durable, doublée d'indignation. Je sais fort bien, pour ma part, que cette matinée a mis en moi quelque chose qui ne mourra qu'avec moi. Pourtant, j'étais gai... Et ces autres supputaient les chances de leur liste!

L'homme est là. Et c'est heureux, je pense.

Pendant la guerre de 1914, il parut un livre qui eut un gros succès. C'était Gaspard, de Benjamin. Gaspard, c'était la guerre vue par un trouffion parisien, avec la gouaille, l'irrespect, l'indiscipline apparente qu'il met à sa vie de tous les jours.

Puis, ce fut le succès du Feu, de Barbusse. Autre note. La guerre vue dans ce qu'elle a d'ignoble.

Le second clou chassa le premier, comme il arrive toujours. Mais, peu à peu, ces deux hommes devinrent des drapeaux. Barbusse, c'était l'homme qui avait dénoncé la guerre, Benjamin était le Monsieur qui la trouvait drôle... L'homme qui, écrivit-on sérieusement dans les journaux, aimait, comme le Kronprinz, la guerre fraîche et joyeuse!

Etonnante injustice. Il avait écrit son livre à l'hôpital, où on le soignait de blessures de guerre; il avait, de ce fratras d'horreurs, extrait les menus incidents comiques (car il y en a!) et on en faisait un responsable de la guerre!

Où donc est la vraie dignité de l'homme? Chez ceux qui s'effondrent et se vouent à ce que l'on a si justement appelé la délectation morose? Ou chez ceux qui sourient quand même, qui vivent malgré tout?

Et de quoi notre monde éventré a-t-il plus urgent besoin? De pleureuses? Ou de gaillards solides, à l'appétit intact, avec assez de cœur au ventre pour croire qu'on peut continuer malgré tout, et qu'il vaut la peine de reconstruire?

...Vous voyez bien, on ne peut pas répondre.

Je viens de me le prouver. Je voulais montrer pourquoi il est nécessaire de parler aussi d'autre chose...

Et je n'ai quand même pas parlé d'autre chose!

J'essayerai le mois prochain.